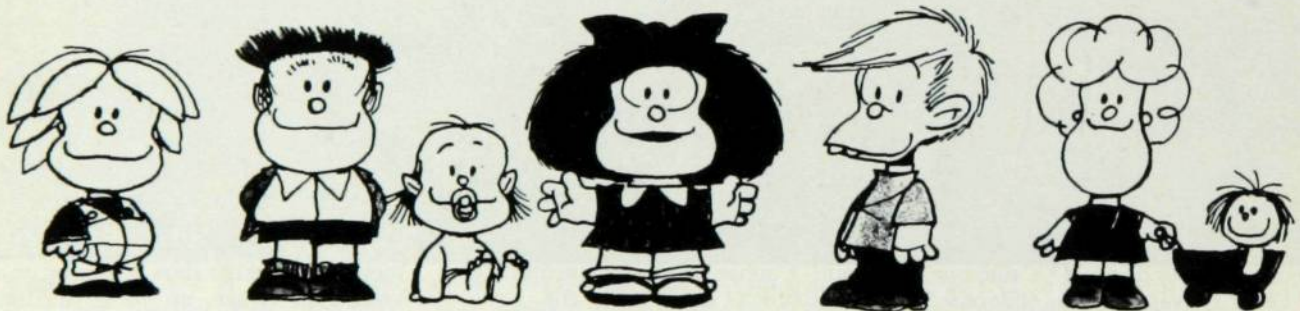


Le monde selon Mafalda

POURQUOI AU COURS DE CETTE NOUVELLE ANNÉE NE NOUS METTONS-NOUS PAS UNE BONNE FOIS À LA CONSTRUCTION SI SOUVENT DIFFÉRÉE D'UN MONDE MEILLEUR ?



Avec Mafalda et sa bande, l'Argentin Quino a créé un monde passionnant. Surtout quand on le compare à celui de Charlie Brown, Lucy Van Pelt et autres Peanuts de l'Américain Schulz. Mais — il y a toujours un mais — avez-vous remarqué, chez Mafalda, la mère cachée derrière la fille ?

par Claire Lapointe

Vous êtes du genre à verser des larmes en épluchant des oignons ? Approchez donc un globe terrestre de la planche à découper. Vous pleurez ainsi pour des motifs moins futiles. C'est le genre de recommandations que nous adresse Mafalda, petite fille de cinq ans, personnage d'une bande dessinée argentine. Mafalda et sa bande, c'est le rire garanti. Garanti et dérangeant car ces enfants questionnent le monde façonné par les adultes. Vous savez, le genre d'héritage

dont on se passerait volontiers : les dettes dépassant largement le pécule.

Tout passe au moulinet de leurs réflexions caustiques : le capitalisme, le socialisme, les guerres, l'impérialisme, la misère, la surpopulation, la dictature, les questions existentielles, y compris les conflits entre générations. J'en vois qui font la grimace : la politique... beurk !

Qu'à cela ne tienne. Si vous avez la conscience sociale paresseuse et que vous ne vouliez surtout rien y changer, jetez-vous sur Charlie Brown et sa bande de «joyeux tarés». Entre Lucie l'acariâtre, Charlie le complexé, Pattie la paresseuse

et les autres, tous affublés de défauts d'adultes, vous arriverez peut-être à rigoler. Heureusement que le chien Snoopy et l'oiseau Woodstock occupent la moitié de la BD, sinon ce serait la grande déprime.

Quino vs Schulz

Mais revenons à Mafalda. Outre cette dernière, intellectuelle sensible aux problèmes mondiaux, vous ferez la connaissance de Manolito, le petit capitaliste dont le héros est Rockefeller ; Susanita, l'individualiste qui ne rêve qu'à la vie feutrée qu'elle aura plus tard ; Felipe aux grandes dents, naïf et influençable ;

Miguelito, l'ingénu aux cheveux en laitue ; Guille, le p'tit frère de Mafalda, contestataire doublé d'un côté « rocker » ; son père, écologiste désabusé de la politique et sa mère qui n'apparaît qu'occupée aux tâches ménagères.

Tous les personnages mis en scène par Quino réagissent d'une façon différente devant le quotidien et face aux relations internationales. Ils s'affrontent, au niveau de l'intelligence et du cœur, sur le canevas des grandes questions de l'heure, d'une part, et d'autre part, l'adteur pose un regard critique sur chacune de leurs « positions » sociales. Il adresse, en quelque sorte, un clin d'oeil à ceux qui sont assurés de posséder LA vérité. Il contribue, par là, à démolir les préjugés qu'on peut entretenir sur une foule de gens et d'événements. Du privé, Quino débouche presque toujours sur le social.

Alors que Schulz, auteur de Charlie Brown, pratique un humour typiquement Oncle Sam, épuré de toute dimension sociale. Chaque enfant campe un type d'adulte, de ceux qu'on ne veut pas avoir pour voisin. Le monde, pour lui, se limite à la bande ; une bande où n'existe ni amitié, ni chaleur. Chacun est centré sur lui-même, soutirant aux autres ce dont il a besoin. C'est l'apologie de la violence, de la ruse, de la mesquinerie, de l'individualisme crasse. Et vive la loi de la jungle : tant pis pour les faibles s'ils se font bousculer par les forts. C'est dans l'ordre des choses.

Vous avez l'impression de lire un reportage sur la Maison Blanche ? Attendez, ça se confirme. C'est un monde fermé, étroit. Jamais on n'aboutit sur une remise en question des rapports humains, jamais on ne débouche sur des préoccupations sociales ou politiques concernant les États-Unis et encore moins le monde entier.

Schulz ne condescend à reconnaître l'existence d'autres pays qu'à l'occasion de voyages touristiques de la bande ou lors des fantasmes de Snoopy. Snoopy s'imaginant en Red Baron au cours de la Première Guerre mondiale, en France, écrasant les « pauvres types » des tranchées ou courtisant les p'tites Françaises. Schulz n'utilise pas ces situations pour critiquer la guerre ou les puissants de ce monde. Non ! Elles n'existent que pour renforcer l'image du Super-Chien.

La bande par elle-même

Du côté de Quino, c'est l'interaction entre des caractères sociaux différents et souvent opposés qui fait l'originalité de la BD. Manolito, c'est le capitaliste sauvage qui ne se soucie que de l'argent ; le reste (culture, justice, qualité de vie) ne revêt aucune espèce d'importance. Le dollar est une fin en soi puisque sa plus grande jouissance n'est pas d'en jouir, justement, mais

NON, BIEN SÛR, L'ARGENT N'EST PAS TOUT!

IL Y A AUSSI LES CHÈQUES...



de le faire fructifier : il travaille tout le temps, ne se permet aucune vacance et tous les gestes de sa vie tendent vers le même but. Par exemple, il réduit les bienfaits de l'éducation à sa plus simple expression : apprendre à calculer pour faire profiter le commerce.

Idéologiquement, Manolito c'est l'extrême-droite, flirtant avec le fascisme lorsque « nécessaire », faisant l'apologie de l'autorité, de la loi, de l'ordre, de la force, de la puissance. Tout ce qui s'en écarte est considéré comme « dangereux ». Il est ignorant, inculte et primaire. Le monde est fait pour les forts et c'est très bien ainsi.

ET ALORS, POURQUOI ON EST FAITE ? AU BOUT DU COMPTE, UNE FEMME QUI NE FAIT PAS LA CUISINE, QUI NE LAVE PAS, NE REPASSE PAS, NI RIEN DE TOUT ÇA, N'EST PAS TOUT À FAIT UNE FEMME !



Susanita, c'est la fraction de la population qui ne se soucie que de ses intérêts propres. Elle incarne l'égoïsme, l'opportunisme, la mesquinerie, le snobisme, le racisme, la superficialité, enfin l'individualisme à outrance. Ouf ! Elle joue sur tous les tableaux, selon ses intérêts du moment. Elle méprise Manolito (lire ceux qui détiennent le pouvoir et l'argent), non qu'elle soit en désaccord avec leur morale, mais plutôt parce qu'elle envie une place qu'elle n'occupera jamais. En même temps, elle exerce sa mesquinerie sur Mafalda et les autres parce qu'elle est agacée par leur conscience sociale.

Elle se fait le porte-étendard des valeurs conformistes : famille, travail, confort, rôles hommes/femmes stéréotypés, etc. Le monde est tel qu'il est et il ne faut surtout pas qu'il change.

TU SAIS POURQUOI IL EST JOLI, LE MONDE ?

PARCE QUE C'EST UNE MAQUETTE...

L'ORIGINAL EST UN DÉSASTRE !



Mafalda, c'est l'intelligentsia. Elle vit dans un milieu financièrement à l'aise mais reste consciente de l'existence de l'injustice sous toutes ses formes. Idéologiquement, c'est la gauche sociale-démocrate qui analyse de façon critique les grands problèmes et qui rejette les cadres connus : systèmes capitaliste et socialiste. Le monde est tel qu'il est mais pourquoi n'en serait-il pas autrement ?

Felipe, c'est la majorité silencieuse, l'archétype du troupeau humain, résigné et soumis à l'ordre établi. Il est naïf, toujours surpris par les événements, indécis, gaffeur, insécure, sensible. Il préfère vivre à travers son héros, le Cowboy solitaire, plutôt que d'affronter la réalité. Il ne développe pas de théorie sur les inégalités sociales mais il adhère facilement aux idées émisses par qui que ce soit.

N'ayant pas de véritable prise sur sa vie, il passe, en un temps record, de l'extrême allégresse à la plus profonde détresse.

IL FALLAIT QUE ÇA M'ARRIVE A MOI D'ÊTRE COMME MOI !



JE COMMENCE A SOUPÇONNER QUE, QUAND LA MAÎTRESSE POSE UNE QUESTION, CE N'EST PAS PARCE QU'ELLE NE SAIT PAS LA RÉPONSE.



Miguelito, ce serait plutôt la couche qui vit en marge de la société, comme les

Hippies des années 70. Il vit davantage au niveau de l'esprit et du cœur que de la raison. Il est copain avec tous et chacun ; il porte un regard plus humaniste que politisé sur le monde. Il demeure candide même quand il essaie de jouer au « méchant ». C'est un poète, un enfant-fleur qui subit avec philosophie l'autorité parentale.

Guille, petit frère de Mafalda, pourrait représenter la nouvelle version de l'intelligentsia. Mafalda fait son « éducation » selon sa vision à elle. Il y adhère en bonne partie mais en y ajoutant un côté « rocker ». Comme il est encore petit et nouveau dans la BD, il fonctionne à un niveau assez primaire qui se résume à ses propres besoins.

Les parents de Mafalda, de même que les autres adultes apparaissant sporadiquement dans la BD, n'y jouent qu'un rôle accessoire. C'est le monde adulte conditionné depuis son jeune âge à réagir tel que la société l'exige. Ils fonctionnent dans l'engrenage, quitte à grincer des dents de temps à autre, soit pour la forme, soit dans un sursaut de révolte. Ils illustrent très bien les rôles traditionnels dévolus aux deux sexes : l'homme, pourvoyeur et chef moral de la famille ; la femme, esclave « consentante » des besoins des siens, sans aucune vie propre.



Quel humour ? Quels enfants ?

Quino privilégie l'humour référentiel, c'est-à-dire qu'il fait appel à une situation, une personnalité extérieure à la bande dessinée. La lectrice ou le lecteur doit les connaître pour comprendre le sens de la séquence et finalement en rire. C'est logique puisque Quino aborde des thèmes d'ordre socio-politique. Il doit donc nous référer à la réalité.

Du côté de Schulz, c'est nettement l'humour interne (inside joke) qui prend le dessus. La séquence se complète d'elle-même ou bien elle est en liaison avec la

logique des personnages. Comme Schulz construit sa BD en circuit fermé, il n'a à peu près jamais à nous référer à la réalité. Schulz, c'est la politique « nombriliste », à défaut d'une dimension politique.

Un point commun aux deux bandes dessinées : elles s'articulent autour d'enfants en bas âge. Mais le traitement en est diamétralement opposé.

Mafalda et sa bande ont des préoccupations qu'on peut qualifier d'adultes. Mais ça n'a pas empêché Quino de les faire réagir en enfants. De plus, on sent bien qu'il embrasse la cause des enfants face au gâchis mondial que leur refilent les adultes.

Schulz « exploite » – au sens péjoratif – des enfants qui semblent avoir des préoccupations propres à leur âge mais il leur fait endosser des réactions d'adultes, dégénérés en plus.

Quino met en scène l'Enfance, c'est-à-dire l'ensemble des enfants du monde, alors que Schulz utilise des enfants pour rendre cocasses des situations qui ne le seraient pas autrement.

Une absence remarquée

Je n'ai qu'un seul reproche à adresser à Quino : il néglige un problème touchant 52 % des habitants de la planète, la condition faite aux femmes. On me rétorquera que cette « absence » est normale, Quino est un homme. Puis après ? A-t-on besoin d'être Noire pour s'élever contre le racisme ? L'injustice, c'est l'injustice, quelque forme qu'elle prenne.

Il est vrai que Quino illustre, d'une certaine façon, la situation inférieure des femmes : on ne voit la mère de Mafalda que dans le cadre des tâches assignées traditionnellement aux femmes. Mais ça se limite à ça. Il n'y a aucune autre manifestation de l'oppression des femmes. Pire ! Loin de sous-entendre une critique du chauvinisme mâle, il rejette plutôt la responsabilité de cette situation sur les femmes elles-mêmes : Mafalda méprise sa mère d'être ce qu'elle est, alors qu'elle ne méprise pas les démunis d'être ce qu'ils et elles sont. Au contraire, elle sait pointer du doigt les véritables

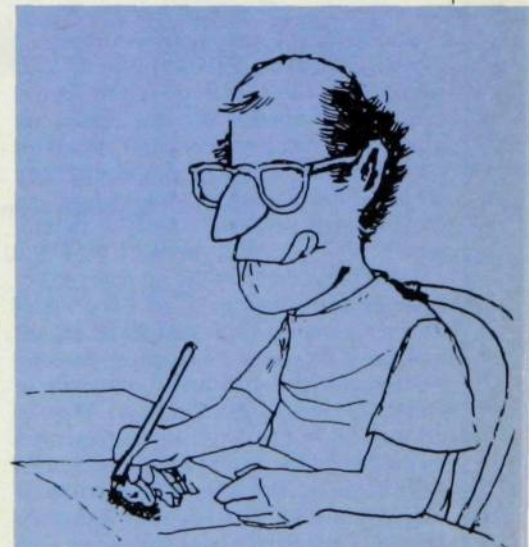


artisans de la misère. Pourquoi donc ces deux poids, deux mesures ???

Un aspect positif, cependant : Mafalda, le personnage principal, est une petite fille, pleine de ressources et d'esprit, éprise de justice, et meneuse de surcroît. C'est le personnage le plus attachant de la BD.

En terminant, j'aimerais vous faire la suggestion suivante. Vous comptez, parmi vos collègues de travail, un macho-pro-Reagan-anti-sandiniste-Pro-Vie, un type tout ce qu'il y a de sympathique, quoi ? Et il ne cesse de vous achaler ? Comble de désespoir, vous avez pigé son nom pour l'échange de cadeaux au party de bureau ? Vous aviez bien songé lui offrir une p'tite bombe à retardement. Mais vous êtes contre la violence ou vous craignez le « grand » bras de la justice. Je vous propose une solution, presque aussi efficace et tout à fait légale, celle-là. Offrez-lui donc un album de Mafalda. Vous courez la chance qu'en pleine lecture il soit victime d'une attaque cardiaque. S'il en réchappe, soyez assurées qu'au moins il ne vous adressera plus jamais la parole.

Claire Lapointe est une pigiste originaire d'Abitibi, depuis longtemps militante de groupes syndicaux, populaires et féministes.



Le père de Mafalda

Joaquin Salvador Lavado (Quino) est né à Mendoza, en Argentine, en 1932. Il habite actuellement Milan. En 1963, il était reconnu comme l'un des meilleurs humoristes graphiques argentins et il créait sa première et unique série de bandes dessinées : *Mafalda*. La petite Mafalda devient très vite un best-seller. Vingt ans plus tard, les (huit) albums sont traduits et diffusés dans une douzaine de pays.